

Il l'aimait

Alexandre Côté-Fournier

Numéro 142, septembre 2014

Ridicule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté-Fournier, A. (2014). Il l'aimait. *Moebius*, (142), 10–15.



ALEXANDRE CÔTÉ-FOURNIER

Il l'aimait

L'amour coulait en lui. Les hormones n'y étaient pour rien, non ; ses allégresses nocturnes et solitaires ne se mêlaient jamais à ce qu'il appelait *l'amour tendre*. La noblesse du sentiment, sa perfection, le doux bouleversement devant l'être adoré, cela ne pouvait supporter le contact avec les pulsions basses de la débauche. Son professeur de français avait d'ailleurs parlé d'un écrivain incapable de s'accoupler avec les femmes qu'il aimait. Peut-être serai-je ainsi plus tard, pensa-t-il.

Il n'éprouvait alors de sentiments pour personne. Mais cela n'aurait su tarder. « Le cœur est un animal qui meurt si on ne le nourrit pas. » Il fouilla sa mémoire, puis savoura son triomphe en constatant que cette formule, surgie dans un moment de distraction, était sienne. Il ne l'avait jamais entendue ni lue, bien qu'elle parût étrangement familière. Il avait seize ans.

Dans une école secondaire, les jolies demoiselles n'étaient pas rares. Mais repérer une charmante inconnue, trouver une manière d'établir un contact – mot galant dans le casier, déclaration surprise dans un couloir, demande d'audience privée à sa table de la cafétéria – supposait un amour basé uniquement sur l'apparence. Et son esprit, son âme ? La beauté était douce et lumineuse, mais ne représentait qu'un seul des mondes auxquels il souhaitait accéder.

Aussi, il fallait l'avouer, sa timidité le paralysait. Toute son adolescence, il s'était demandé quand lui viendrait le courage de faire les premiers pas. Des mots simples comme « Veux-tu sortir avec moi ? » lui semblaient atroces à prononcer, surtout devant une fille pour qui il n'était

rien. Elle n'aurait su que répondre, aurait refusé. Il en fallait plus, il fallait broder, charmer, éblouir. Et ça, il ne savait comment.

La solution, pensa-t-il, serait de rencontrer l'âme sœur parmi son entourage : une fille de sa classe ou du journal étudiant ferait l'affaire. Le hasard et la proximité finiraient par causer un rapprochement tout naturel.

*

D. était une jolie blonde de son cours de création littéraire. Le fait qu'une fille eût choisi cette option au lieu d'une infamie telle que la physique ou la géographie en disait long. Leurs âmes étaient ouvertes à l'art, à l'absolu. Ensemble, ils s'enivreraient de mots, mépriseraient la banalité des sciences exactes !

Il gravitait le plus souvent possible auprès d'elle, guettant l'éclosion d'une conversation qu'il n'osait pas provoquer. Il s'assoit aux pupitres voisins, à l'affût, lui gardant une place réservée dans son regard.

Un jour, elle déplora que des enfants fussent employés dans des usines du tiers-monde. Il le déplorait lui aussi ! Il l'aimait ! Il l'aimait tant ! Sur son agenda, il écrivit en grosses lettres « À BAS L'ÉCONOMIE ! » et le plaça chaque jour bien en vue sur le coin de son bureau. Elle saurait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Plus tard, la jalousie le rongea quand il la vit examiner la pochette d'un disque apporté par un autre garçon, un disque qu'il savait intéressant, mais qu'il ne possédait pas. Il ne se calma que lorsqu'il se procura l'album à son tour, se plaçant sur un pied d'égalité avec son rival.

Il parlait souvent d'elle à ses camarades. Comme il aurait été bon que la nouvelle se répandît d'elle-même, qu'elle se rendît aux oreilles de sa bien-aimée (oh ! il savait que cette méthode ne valait rien en comparaison d'une véritable déclaration), ou encore qu'un des ses amis se proposât pour lui ouvrir la voie ! Il n'en fut rien, et les jours s'écoulèrent tandis qu'il demeurait un garçon de la classe de D. parmi les autres.

L'heure était pourtant venue. Il l'avait senti alors que la foule étudiante s'ébranlait dans les couloirs, en route

vers une fin de semaine, qui, dans son cas, s'écoulerait dans la solitude. S'il avait osé faire les premiers pas plus tôt, il aurait pu la passer avec elle, faire ses devoirs dans sa chambre à elle, regarder un film en sa compagnie et, bien sûr, aimer. Il devait agir, tout de suite.

Au lieu d'enfiler son manteau, il monta à la bibliothèque et composa quelques vers où D. ravissait la couronne de la beauté à des océans enchantés, à des saisons éclatantes et à un ciel infini. Il signa du pseudonyme de Poète Rêveur et envoya le texte à l'impression. Malgré l'extrême impopularité de l'endroit le vendredi après-midi, il se précipita pour récupérer le document avant toute main malveillante. De retour en bas, il jeta quelques coups d'œil inquiets aux alentours, puis, le souffle coupé, glissa la feuille pliée dans le casier de la belle.

Voilà. Il avait avoué son amour, projeté dans les airs. Son amour volait, virevoltait en mille flocons, prêt à être recueilli. Bien sûr, il n'avait pas signé son nom. Mais peu importe, son amour avait jailli, il avait osé le révéler. Forcément, il y aurait une suite à ce geste.

*

Il passa deux jours d'attente affreuse. Pourquoi n'avait-il pas envoyé un courriel (d'une adresse anonyme) auquel elle aurait pu répondre ? D'ailleurs, comment répondrait-elle à son message ?

*

Il entra en classe aussi crispé qu'au milieu d'une meute de loups. D. était assise tout au fond. Il entendit : « Tu me jures que c'est pas toi ? » Son estomac se tordit. Elle parlait à l'une de ses amies et soupçonnait une vulgaire blague. « C'est pas toi non plus ? » dit-elle à un petit rigolo notoire. Celui-ci jura que non.

— C'est quoi cette affaire-là ? maugréa-t-elle.

À mesure que ses amies arrivaient, elles s'arrachaient le message, s'esclaffaient, piaffaient, jusqu'à ce que le comique se fût emparé de la feuille. Mimant une grotesque passion, il déclama les vers. Toutes les têtes se tournèrent dans

l'hilarité générale. Les mots « niaiseux », « ridicule », « con » et « quétaine » écorchèrent au vol l'auteur incognito.

Il apprit qu'il fallait trois jours pour qu'une blessure d'amour devînt supportable. Le cauchemar engendré par le message s'étira toutefois bien plus longtemps. Le poème circula, déchaîna les moqueries, transforma l'école en un champ de mines où il risquait à tout moment d'exploser de honte. Un collègue du cours d'histoire lui fit lire sa propre création. « R'garde ça, c'est débile. » Il étouffa son malaise, rit, renchérit : « C'est pire que du Éric Lapointe. »

On attendait les développements de l'histoire comme ceux du plus captivant feuilleton. On demandait chaque jour à D. si le Poète Rêveur avait sévi de nouveau. Certains surveillaient le casier de la jeune fille dans l'espoir d'y voir apparaître l'inepte versificateur. Mais il avait rangé sa plume. Frustrée, elle tenta de l'appâter par un mot sur sa porte. « Pourquoi as-tu cessé de m'écrire ? J'aimerais vraiment te rencontrer. » Ses amies gloussèrent malicieusement devant le stratagème.

Deux semaines durant, il entretint l'espoir que la saga finisse par s'étioler. Puis il réalisa qu'il faudrait des semaines, des mois, voire le reste l'année scolaire avant que l'impitoyable clabaudage cesse. La foule exaltée réclamait un dénouement à l'histoire ; elle multipliait les tactiques pour démasquer le coupable. Il ne tiendrait pas le coup. Cette dose quotidienne d'humiliation l'achèverait.

Un soir, il rendit les armes. Devant son ordinateur, il rédigea une interminable confession destinée à l'élue. L'ignominie refoulée remontait en lui, s'échappait du bout de ses doigts. « C'est moi ! » criait-il à travers ses mots, formant un immense bloc sans paragraphes. Un passage s'adressait à ses bourreaux, car il savait bien que son identité serait révélée à tous (quoi qu'il espérât convaincre D. de se taire). Ils pouvaient bien rire ! Qu'ils rient encore de cet aveu ! Tout valait mieux que ce silence qui le cuisait à petit feu. À elle, il se dit heureux d'enfin se dévoiler. Sans la torture qui l'avait poussé à bout, il n'en aurait peut-être jamais eu le courage. La vie avait trouvé le moyen d'arranger les choses.

Et il signa.

*

Il la croisa dans un corridor, sentant ses boyaux se serrer. En classe, il s'efforça de rester à l'écart, bien qu'il souhaitât lui parler.

Un matin, lorsqu'il passa près de sa table dans le cours d'informatique, elle et son amie lui posèrent une question sur une fonction. Il y songea toute la journée. Avait-elle voulu établir un contact? Dissiper le malaise?

Deux semaines passèrent.

Le hasard les réunit à l'arrêt d'autobus. Ils se saluèrent en se regardant à peine. Il bouillonnait au fond de lui-même, cherchant comment tirer profit de cette rencontre. Après un long silence, il s'excusa de lui avoir écrit un message aussi idiot. Il ne savait pas ce qui lui avait pris. D'une voix faible, elle répondit que c'était à elle de s'excuser, qu'il ne fallait pas montrer ces choses-là à tout le monde. Elle l'avait blessé. « Ça va », mentit-il.

Elle sourit pour cacher sa gêne, et le silence revint se placer entre eux.

Puis il lui demanda si elle voulait l'accompagner au cinéma. La question sortit comme une formalité, comme s'il lui avait demandé la date de l'examen de mathématiques. Elle accepta, confuse.

*

Un mois plus tard, le printemps faisait fondre la neige.

Quelques-uns les remarquèrent côte à côte, sur un banc de la cour, un sandwich à la main pour elle, un plat de pâtes pour lui.